

La rupture avec Ho Chi Minh, effective mais masquée à Fontainebleau, éclate à Hanoï le 19 décembre 1946. Jusque-là, limité à la Cochinchine et au Sud-Annam, le conflit armé s'étend alors au Vietnam tout entier.

Le présent article que nous publions à l'occasion du 27^e anniversaire du clash de Hanoï, fait suite au récit du même auteur déjà paru dans « l'Ancre d'Or-Bazeilles » (n° 131 de décembre 1971), sur la journée du 18 décembre 1946.

HANOI

19 décembre 1946

A 20 h, le tonnerre d'une violente explosion roule sur la ville. La centrale électrique vient de sauter. Coups de feu et rafales crépitent partout dans la nuit, ponctués d'éclatements de grenades. Des éclairs jaillissent de la Compagnie du Yunnan, de l'autre côté de la rue, et de la Pagode voisine.

Abrités derrière le béton, les sacs à terre et les barbelés hérités des Chinois, les réguliers vietnamiens, subitement enrégés, tirent sur la « liaison centrale » (1). Plaquant un grand crissement de pneus sur le tintamarre général, la vieille chevrolet brinquebalante, venant de la Citadelle, s'engouffre comme un ouragan dans la cour. Le chauffeur Ymélée et son passager sont indemnes, mais la carrosserie s'orne des impacts d'une mitraille surprise, au passage de la place Neyret. Les tireurs de la Pagode en ajoutent trois. Loin-taine, une immense rumeur monte des faubourgs. Dans le bureau du commandant Jean Julien, le téléphone grésille. C'est le lieutenant de Chatillon, le chef de la « liaison locale » (2) du boulevard Gia Long.

— Que se passe-t-il ?

Le grand clash... Je pense. Une réplique du 9 mars... (3).

— Que faire ? Avec ceux d'à-côté ?...

Chatillon, son second Quentel et une dizaine de soldats français cohabitent, dans la même villa, avec leurs vis-à-vis, officiers et soldats vietnamiens. Les facilités d'écoute des communications téléphoniques qui transitent par un central manuel public, imposent la discrétion et le camouflage. Concision aussi, dans les circonstances du moment.

— Mettez-les dans la poche, avec précaution, sans casse. Ménageons l'avenir, quand même. Que font-ils ?

— Ne comprennent pas. Ça claque partout. Impossible de sortir. pas de lumière ni...

(1) Il s'agit du siège de la délégation française à la commission centrale franco-vietnamienne de liaison et de contrôle pour le Tonkin et le Nord-Annam, situé rue Richaud.

(2) Le lieutenant de Chatillon était le chef de l'équipe française de la « liaison mixte locale », installée boulevard Gia-Long, et chargée du règlement des incidents dans l'agglomération de Hanoï.

(3) Allusion au coup de force japonais du 9 mars 1945 en Indochine.

La communication est coupée. Les essais de liaison avec Giap à la Défense Nationale, avec l'intérieur, avec la Présidence du Gouvernement, restent infructueux. La poste décroche, ne répond pas. A 20 h 30, plus rien.

Le personnel de la « liaison centrale » (1) au complet en dépit de l'heure tardive, et la garde, heureusement renforcée depuis deux jours, occupent leurs emplacements de défense.

— Interdiction de tirer sans mon ordre..., ordonne Jean Julien. Contre toute vraisemblance, il songe à une méprise et espère encore.

— Nous devons pouvoir dire, éventuellement, qu'aucun coup de feu n'est parti d'ici. Seulement en cas d'agression caractérisée, de légitime défense... Gardons jusqu'au bout à la « liaison », son caractère pacifique...

Aux premières lueurs de briquets ou de bougies, les tirs d'en face tournent à la frénésie. Par grappes, les balles s'écrasent sur les murs des deux façades, traversent les pièces. Les vitres s'étoilent, dégringolent avec fracas...

— Eteignez les lumières...

Le feu faiblit, s'arrête, reprend, sur une ombre, sans raison. Alentour, la ville délire, démentielle, dans un cauchemar de clameurs, de lueurs et de fusillades, avec des accalmies et les sommets des explosions en chapelet des grenades. De l'arrière-cour, le lieutenant de Lencquesaing et deux autres mordus de l'escalade, partent à la découverte, sautent les clôtures des jardins, prenant des repères et, de proche en proche, sèment le réconfort dans les familles épouvantées du voisinage. Soudain la maison tremble. Proche, en direction du Petit Lac, une puissante déflagration déchire la nuit. Puis s'élève une pétarade caractéristique, coupée de silences, ponctuée de coups sourds, qui dure, comme une agonie... sans fin. Celles des cartouches et des obus d'un char en flammes.

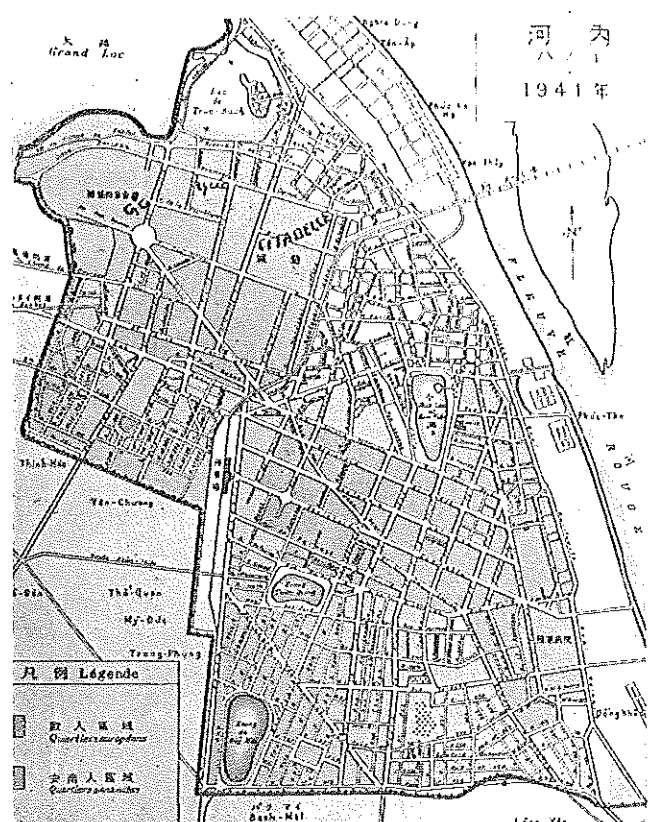
Assis, genoux au menton, derrière un pilier, sur une caisse de grenades à demi-ouverte, Jean Julien, accablé, regarde sans voir...

(1) Le commandant Jean Julien et son remplaçant désigné, le commandant Petit, les capitaines Gonard et Donard, le lieutenant de Lencquesaing, Melle Pichon, Ymélée et les autres chauffeurs et secrétaires.

-- C'est l'échec... Echec à la Paix. Echec à la volonté du général Leclerc. Echec à ses dernières directives (1)... « Vous continuerez à défendre ici les intérêts français. Pour cela, s'il le faut, tendez la corde, tirez dessus, tirez pour la France. Mais surtout, qu'elle ne casse jamais... ». Et l'irréparable s'est produit. La corde est cassée. La paix est perdue... L'échec de Fontainebleau a donné le coup de grâce à une coexistence déjà chancelante... Ensuite l'hostilité toujours croissante, les attentats, les agressions, le sang... l'intransigeance de Giap (2) évoquant froidement la guerre... « Nous sommes prêts. Cela durera deux ans, cinq ans s'il le faut... Un million de morts vietnamiens... qu'importe. Des Français aussi tomberont... Nous sommes prêts... ». Et voici l'aboutissement. Un coup de force limité des Japonais. Par bonheur, la mesure de consigne épargne mille, deux mille vies de soldats, sans armes, surpris, sans elles, dans les rues, à la sortie des cinémas et des cafés, au moment de la rentrée aux quartiers... Autre faveur de la Providence... Ce char qui crame dans la rue... Il est sorti de la Citadelle. Elle est donc libre. Une agression bien montée ne pouvait la négliger, non plus que les avions de Gia Lam ou le pont Doumer... Les plans de protection et de sauvegarde jouent... Echec à la Saint-Barthélémy. Raté, le mauvais coup...

(1) Le général Leclerc a quitté définitivement l'Indochine, cinq mois auparavant, le 19 juillet 1946.
 (2) Ministre de la Défense du gouvernement de Ho Chi Minh.

Plan d'Hanoï en 1941. En haut, à gauche : Le quartier européen et la Citadelle.



Soudain, des cris sauvages éclatent dans le boulevard Gambetta, vers les bâtiments de la Foire. Par contagion, les tirs du Yunnan et de la Pagode, enflent à nouveau. Jean Julien se dresse, essaie de voir. En vain, la nuit est trop sombre...

Les hurlements se rapprochent. Une bande de déments brillant torches aux poings, envahit la rue Richaud, s'immobilise devant la maison Demolle, toute voisine. Les portes et les volets résonnent sous les coups. Puis des brassées de paille, enflammées devant les issues, enfument les pauvres gens. Quatre femmes et un vieil homme affolés.

— Allez-y, Lencquesaing. Quelques grenades...

Lencquesaing et son équipe se lancent de nouveau à l'escalade, souples et secrets comme des chats glissant dans les ombres. Trois grenades volent dans la nuit, roulent et explosent devant la maison assaillie... Des cris de douleur s'élèvent, s'éloignent dans une fuite éperdue. Les feux de paille s'éteignent d'eux-mêmes. Les deux domestiques vietnamiens, découverts dans les communs par les assaillants, ont disparu.

A travers le champ de tir redevenu libre, la fusillade d'en face repart et s'acharne, furieuse, désordonnée et vengeresse, sur le crépi inerte des murs et sur les dernières vitres de la « liaison », toujours impassible et muette. Jusqu'à l'apparition du détachement blindé de secours, peu après le lever du jour, vers 8 h.

Le vrombissement dans le ciel de deux chasseurs bombardiers détend les traits de Jean Julien, debout sur la terrasse du premier étage. Le terrain et les avions de Gia Lam sont, eux aussi, toujours disponibles.

Le combat s'engage. Appuyés par les mitrailleuses lourdes des half-tracks, les Marsouins attaquent. Saccades brèves des mitraillettes, explosions sourdes des grenades, c'est fini. Mais les corps de quatre Français de 20 ans s'alignent côte à côte, sur le gravier de la cour.

Jean Julien avec Ymélée roule vers la Citadelle.

Fils téléphoniques sectionnés, arbres abattus, mutilés, branches, gravats... jonchent la chaussée comme après le passage d'un monstrueux cyclone. Dans la rue Borgnis Desbordes déserte, à quelques dizaines de mètres de la place Neyret, une auto-mitrailleuse, déportée par une explosion et projetée en travers, sur le trottoir, barre la rue à demi, disloquée et noircie. C'était elle qui cramait et crépitait dans la nuit... après avoir fauché un arbre et éventré la devanture d'une pharmacie.

La veille, quelques minutes après 20 h, le plan de protection jouant, deux auto-mitrailleuses parviennent à la résidence de Sainteny (1), en bordure du Petit Lac.

La première où prend place Mme Sainteny retourne, sans encombre, non sans essuyer des coups de feu, à la résidence du général Morlière, à l'entrée de la Citadelle. Mais la seconde ne suit pas. Un détachement blindé, envoyé à sa recherche, découvre le Commissaire de la République truffé d'éclats, de contusions et de brûlures, le pistolet à la main, allongé dans le ruisseau près de l'auto-mitrailleuse en flammes, illuminé

(1) Commission de la République française auprès du gouvernement Ho Chi Minh.

par l'incendie et protégé des couteaux des Tu Vé (1) par les projections des explosions des munitions du blindé. Les quatre servants, gravement brûlés, gisent près de lui. Parmi eux, le chef de bord, le margis Garland, agonise...

De la maison voisine, en face de la pharmacie, part le fil de déclenchement de la mine meurtrière. Une bombe d'avion, à l'extrémité d'une galerie, creusée en secret et depuis longtemps, sous la chaussée. L'artificier Tu Vé, surpris par le retour rapide de la première auto-mitrailleuse n'a pas manqué la seconde.

Le plan de protection joue comme un ballet bien réglé. Des portes de la Citadelle jaillissent les détachements de secours, blindés, marsouins des 6^e et 21^e R.I.C., rapatriables retardataires du bataillon du Tchad, moteurs emballés, tous phares allumés, lancés dans la nuit noire... Vers le pont Doumer dont la destruction enfermerait les Français de Hanoï dans la nasse du Fleuve Rouge, vers les blessés des attentats et les malades sans défense de l'hôpital Lanessian, vers les détenus clandestins de la Prison Centrale, vers la Gare, l'Institut Pasteur, les hôtels,... les immeubles refuges enfin, désignés pour recueillir les Français du voisinage menacés...

Ils se heurtent aux trains immobilisés en travers des passages à niveau, aux tramways abandonnés aux carrefours, aux tireurs abrités derrière les énormes barrages de grumes et de terre, et dans les ouvrages laissés par les Chinois. Au passage, ils forcent les résistances, dégagent les maisons assiégées où de courageuses femmes européennes et eurasiennes font le coup de feu aux côtés des hommes et repoussent à la grenade les tentatives d'escalade.

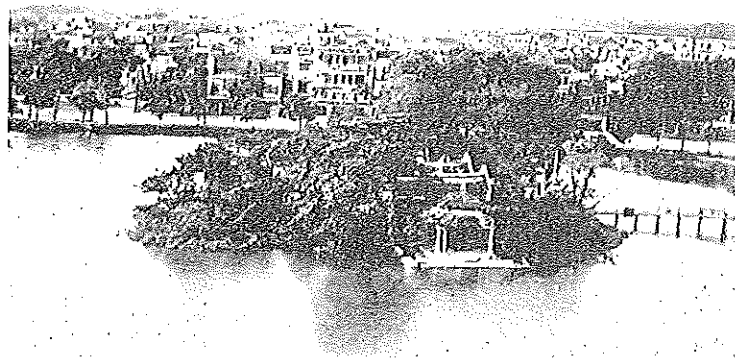
Dans la solide et massive résidence de Lamí, le conseiller politique, désigné comme centre-refuge, boulevard Dong Khanh, les repliés du voisinage résistent vaillamment, eux aussi, à l'attaque des Tu Vé. Pendant près de deux heures, tirailant et grenadant du haut de la terrasse, les hommes et quelques femmes défendent les approches du bâtiment. Au-dessous, à l'intérieur, blotties dans les angles abrités, les autres femmes prient et sanglotent pressant contre elles, les enfants terrorisés et hurlants dans le noir.

Mais les munitions s'épuisent rapidement. Et le détachement de secours, retardé par les obstacles, arrive juste à temps. Les Tu Vé s'enfuient alors rejoignant les réguliers en uniforme, retranchés dans les bâtiments de l'ex-garde indochinoise, tout proches. D'assiégeants, ils deviennent assiégés. Sous le feu, dans le vacarme et les lueurs des rafales et des explosions, les half-tracks évacuent, invalides, femmes et enfants vers la Citadelle.

Au lever du jour, méthodiquement, avec le concours de la « garde civile », rassemblant tous les hommes en état, les Français commencent, par les quartiers européens, le « nettoyage » de la capitale, fouillant les bâtiments publics abandonnés, assiégeant et attaquant les autres... D'un puits creusé dans l'une des salles de la clinique du docteur Hung, maire de Hanoï, partent un tunnel et un fil, aboutissant soixante mètres plus loin, sous la place Neyret, à une énorme bombe d'avion intacte.

— Ils creusaient lorsque j'ai dîné ici... pense Jean Julien.

(1) Miliciens d'autodéfense.



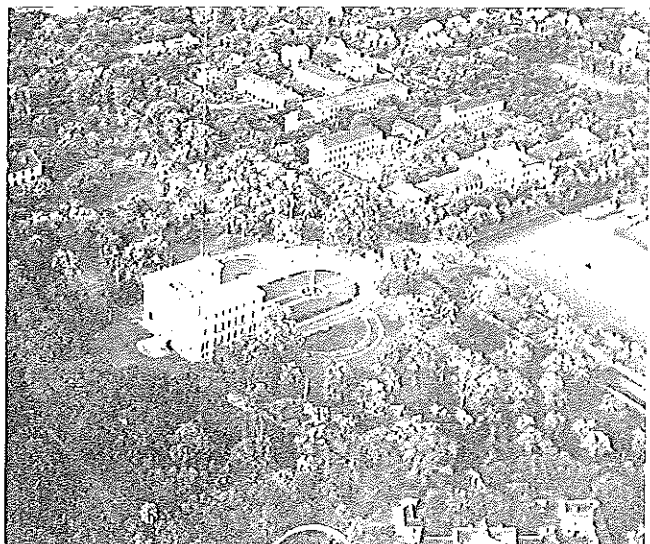
La Pagode du Petit Lac. (Cl. de l'auteur)

Dans la villa de la « liaison » du boulevard Gia Long, Français et Vietnamiens, écartelés entre leur mutuelle sympathie et leurs soupçons, achèvent, dans l'expectative, une interminable nuit de méfiance et d'alerte angoissées. L'irruption des blindés français emporte la décision. Les trois officiers et les dix soldats vietnamiens rendent leurs armes.

— Installez-les dans une chambrée de la Citadelle. Nous n'avons rien à leur reprocher. Veillez sur eux. Ils permettront des échanges... dit Jean Julien à Châtillon.

Un furieux combat s'engage autour de la Présidence, suivi avec passion, des fenêtres de l'hôtel Métropole, par les pensionnaires hommes, femmes, enfants, européens ou eurasiens, repliés par prudence dans les jours précédents. Abrités dans les tranchées, les blockhaus, et derrière les murettes, allongés sur les ter-

Le Palais du Gouverneur général et le lycée Albert-Sarraut. (Cl. de l'auteur)



rasses, les défenseurs, des réguliers vietnamiens en uniforme, bien armés et équipés, résistent courageusement et se font tuer sur place, pour l'honneur. Car depuis longtemps, Ho Chi Minh se retire pour la nuit dans la région de Hadong, comme les autres membres du gouvernement et du Tong Bo. Depuis longtemps aussi, services et archives, comme ceux de l'Intérieur voisin et des autres ministères ne sont plus là.

Au cours des accalmies, en réponse aux injonctions de reddition, monte l'hymne vietnamien, hurlé à pleines voix, hoqueté par les blessés, farouchement.

Rafales de mitrailleuses, éclairs des traceuses, éclatement de grenades et de mortiers, coups de canon des chars, reprennent alors. Des Vietnamiens meurent. Des Français aussi...

A l'état-major, dans l'enceinte de la Citadelle, s'accumulent les messages. Les dommages causés au pont Doumer la veille à 20 h 15, dès le déclenchement de l'agression, par des explosions d'une bombe d'avion et d'un fourneau de mine, hâtivement mis en place, sont aisément réparables. Ni la Citadelle, ni les installations et avions de Gia Lam, d'importance cependant capitale pour la défense, n'ont été attaqués. En province, les forces Vietminh lancées à l'assaut des garnisons françaises (1) par un ordre général de Vo Nguyen Giap, sont tenues en échec. Mais le sort tragique du détachement de Vinh, une quinzaine d'hommes chargés de l'escala aérienne, assiégés par la foule hurlante, les Tu Vé et les réguliers, crève les cœurs.

— Votre reddition autorisée. Ne vous oubliez pas... dicte le général.

— Merci. Bien reçu. Ceci est mon dernier message. Je détruis le code et mon poste radio. Signé : Nicolas (2).



BULLETIN D'ABONNEMENT (1) ET DE RÉABONNEMENT (1)

Je, soussigné, NOM Prénoms

Gradé ou Profession

Affectation ou adresse

N'oubliez pas de préciser votre numéro de code postal.

demande à souscrire (2) abonnement normal ou de soutien (1) pour une durée de un ou deux ans (1) au bulletin « L'Ancre d'Or - Bazeilles ».

Je vous adresse par le même courrier la somme de (3) sous forme d'un chèque de virement (1), d'un mandat-carte de versement à un C.C.P. (1), d'un chèque bancaire (1), à l'ordre de « L'Ancre d'Or - Bazeilles », 40, rue de Châteaudun, 75009 PARIS. C.C.P. Paris 5 220-03.

(1) Royer la mention inutile.

(2) Préciser le nombre de bulletins désirés, les Amicales, les Foyers, etc... pouvant souscrire un abonnement collectif.

(3) Tarif : Abonnement normal : Nn an, 15 F.
Abonnement de soutien : Un an, à partir de 20 F.

En fin d'après-midi du 20 décembre, la fusillade cesse dans l'ensemble des quartiers « européens » du centre de Hanoï, avec la Présidence, l'Hôpital, le Théâtre, l'Institut Pasteur... aux mains des Français. Les maisons pillées, saccagées, incendiées, des rues Laveran, Reinach, Rousseau, de Beylié... dissimulent d'atroces visions de folie sanguinaire, de corps tailladés, mutilés, éviscérés, décapités. Plus de 300 hommes, femmes, enfants, européens et surtout eurasiens, manquent, emmenés en otages.

Les « réguliers » et les Tu Vé, retranchés derrière les murs de l'ex-garde indochinoise, de la Poste, de la Chambre de Commerce, de la Mairie... tirent toujours.

A moins d'un mois de la reprise, prévue à Fontainebleau, des négociations générales et au moment choisi par le Viet-Minh, la rupture est consommée...

Quatre mois plus tard, à Paris, à un de ses fidèles rentrant de là-bas et évoquant le conflit en cours, le général Leclerc confiera : « Il faut arrêter cela. Le nouveau Haut-Commissaire m'a paru convaincu, lorsqu'il est passé me voir, peu avant son départ. Et voyez-vous, dans l'embrasure de cette porte, au moment de le quitter, j'ai insisté... encore une fois, Monsieur le Haut-Commissaire, traitez, traitez... à tout prix ».

J.-J. FONDE

D'après « Traitez à tout prix... Leclerc et le Viet-Nam » - Editions Robert Laffont (3).

(1) A Bac Ninh, Phu Lang Tuong, Nam Dinh, Hai Duong, Hongay, Vinh, Hué, Tourane et aussi Haiphong et Langson.

(2) Le capitaine Nicolas mourra en 1950, toujours en captivité.

(3) Cet ouvrage a été présenté dans « L'Ancre d'Or - Bazeilles » n° 123, de février 1971.